

LANTARA,

OU

LE PEINTRE AU CABARET,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. Y. BARRÉ, L. PICARD, J. RADET,
ET F. DESFONTAINES;

*REPRÉSENTÉ, pour la première fois, à Paris, sur
le THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, le Lundi,
2 Octobre 1809.*

—
PRIX : 25 SOUS.
—

PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,
au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-
Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

Yth

10000

PERSONNAGES.

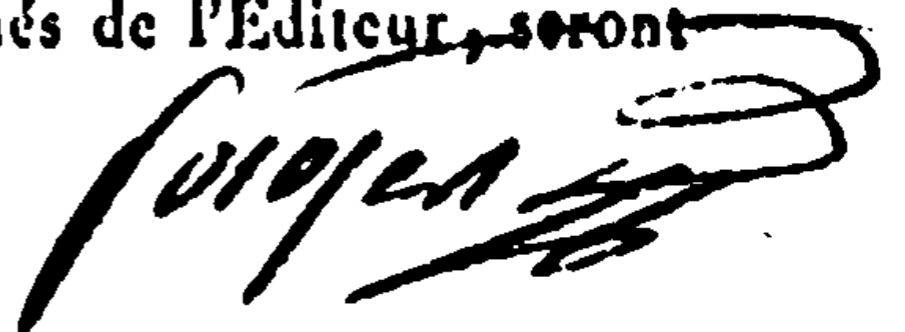
ACTEURS.

LANTARA, Peintre.	M. Joly.
JACOB, marchand de tableaux.	M. Chapelle.
BELLE-TÊTE, modèle.	M. Hypolite.
FRIBOURG, Suisse.	M. Saint-Léger.
VICTOR, fils de Jacob.	M. Saint-Estève.
THÉRÈSE, fille de Lantara.	Mlle. Desmares.
Mad. FRIBOURG.	Mad. Hervey.
	M. Etienne.
Quatre marchands de tableaux.	M. Thériot.
	M. Carle.
	M. Justin.
FRANÇOIS, garçon marchand de vin. (Personnage muet).	

La scène est à Paris, au Jardin du Roi.

Le Théâtre représente l'entrée du Jardin des Plantes. A la gauche du spectateur, on voit une tente adossée à l'un des côtés du logement du Suisse, petite maison d'un étage, et dont la porte est sur le retour. A la droite, s'élèvent des arbres qui désignent une partie du jardin auquel on arrive par une grille à deux battans, et placée au fond de la scène qui, dans toute sa largeur, est terminée par un bâtiment représentant la Pitié. La tente est garnie de deux ou trois petites tables, d'un jeu de tonneau, et de quelques chaises de paille.

AVIS. — Tous les Exemplaires non signés de l'Éditeur, seront réputés contrefaits.



LANTARA,

OU

LE PEINTRE AU CABARET,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

Mad. FRIBOURG, *seule.*

Ah! Jesus Maria! il ne fait pas trop beau aujourd'hui; il viendra pas beaucoup de monde à notre Jardin du Roi. C'est un chose bien singulière que la destinée! je viens de Berne à Paris avec ma père qui était tambour dans les Gardes-Suisses. Je deviens l'amoureuse de M. Fribourg, il me demande à ma père, et voilà que M. la colonel il nous permet la mariage pour nous établir traiteurs à la grille du Jardin du Roi. Choli établissement! nous faisons bien nos affaires, et je m'amusse beaucoup de voir les jeunes messieurs et les jolies madames qui se promènent pour les rendez-vous, sous les arbres quand il fait beau, dans nos cabinets quand il pleut.

Air du vaud. de Catinat.

Cà fait que je voyais chez nous
Souvent société nombreuse ;
Et de plus j'avais un époux
Qui me rend beaucoup bien heureuse :
Aussi je me plaindre jamais ;
A mon Fribourg je rends justice :
Il est galant comme un Français ,
Il est amoureux comme un Suisse.

Ah! voilà la cholie petite fille avec son porte-feuille, qui vient dessiner les fleurs. Le cheune homme qui vient pour étudier la potanique, il ne tardera pas à paraître; elle regarde s'il est déjà arrivé. Pas encore, pas encore, mam-selle.

SCENE II.

Mad. FRIBOURG, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Ah!

Mad. FRIBOURG.

Eh! bien? vous avez peur, ma petite; rassurez-vous, je suis un bonne femme. Venez un peu causer avec moi, en l'atendant.

THÉRÈSE.

Mais, je n'atends personne, madame Fribourg.

Mad. FRIBOURG.

Et moi aus si, je n'atendre personne, autrefois; mais M. Fribourg il venait toujours. Jusqu'ici je vous avais jamais parlé, mais il y a long-tems que je vous avais remarquée, et que vous m'intéressez tous les deux.

THÉRÈSE.

Tous les deux!

Mad. FRIBOURG.

Oui, vous et le choli garçon. . .

THÉRÈSE.

Mais, madame. . .

Mad. FRIBOURG.

Air : Ça n' se peut pas.

Je ne sais pas comme il se nomme.

THERÈSE.

Madame, il se nomme Victor.

Mad. FRIBOURG.

La figure de cet jeune homme. . .

THERÈSE.

Ah! son cœur est bien mieux encor.

Mad. FRIBOURG.

Soyez franche, Victor vous aime.

THERÈSE.

Il me le dit, et je le crois.

Mad. FRIBOURG.

Et vous l'aimez aussi de même?

THERÈSE.

Mais je le crois. . .

Mad. FRIBOURG.

Moi, je le vois.

THÉRÈSE *appercevant Victor.*

Ah ! madame , le voilà.

Mad. FRIBOURG.

Eh ! bien , tant mieux. Venez , veuez monsieur cheune homme.

SCÈNE III.

Les Mêmes , VICTOR.

VICTOR.

Vous avez quelque chose à me dire , madame Fribourg ?

Mad. FRIBOURG *à Thérèse.*

Votre nom , s'il vous plaît ?

THÉRÈSE.

Thérèse , madame.

Mad. FRIBOURG *à Victor.*

Mamselle Thérèse aussi , elle a quelque chose à vous dire.

THÉRÈSE.

Ah ! monsieur Victor , c'est une dame bien obligeante que madame Fribourg !

Mad. FRIBOURG.

Ah ça , voyons , mes chers enfants : vous vous aimez , c'est convenu , et c'est bien naturel , car je vous crois faits l'un pour l'autre ; vos vues sont honnêtes , j'en suis sûre ; mais quand on se donne tous les matins des rendez-vous au Jardin du Roi , c'est qu'on ne peut pas se voir ailleurs.

VICTOR.

Madame....

Mad. FRIBOURG.

Air du ballet des Pierrôts.

Confiez-moi tout le mystère :
Est-ce le bien ? est-ce un tuteur ?
Est-ce un rival ? est-ce une mère
Qui traverse votre bonheur ?
Une amie obligeante et tendre
Autre fois servit mon amour ;
Les bons soins qu'elle m'a su rendre ,
Je veux vous les rendre à mon tour.

THÉRÈSE.

Eh ! bien , madame , puisque vous avez la bonté de prendre intérêt à nous....

Mad. FRIBOURG.

Un grand intérêt , et d'abord , vous allez me dire qui vous êtes.

(6)

THÉRÈSE.

Madame, je suis fille d'un peintre.

VICTOR.

Je suis fils d'un marchand de tableaux.

Mad. FRIBOURG.

C'est bien; voilà deux états qui se conviennent.

THÉRÈSE.

Mon père n'a pas de fortune.

VICTOR.

Le mien est riche.

Mad. FRIBOURG.

C'est chuste encore pour les deux états.

THÉRÈSE.

Mon père dépense tout ce qu'il gagne.

VICTOR.

Le mien est économe, et même...

Mad. FRIBOURG.

Un peu vilain. Touchours chuste; les arts et la trafic.

VICTOR.

Je n'ose avouer mon amour à mon père.

THÉRÈSE.

Le mien a surpris mon secret.

VICTOR.

Comment!... (*On entend Fribourg qui appelle*).

FRIBOURG.

Madame Fribourg...

Mad. FRIBOURG.

C'est mon mari qui m'appèle; comme c'est désagréable! j'allais tout savoir; mais je ne veux pas le faire attendre, nous nous reverrons, et si je peux vous être utile.... (*On appelle encore.*)

FRIBOURG.

Madame Fribourg...

Mad. FRIBOURG.

Eh! mon dieu, M. Fribourg, me voilà; j'y suis tout à c't'heure. (*Elle sort*).

SCÈNE IV.

VICTOR, THÉRÈSE.

VICTOR.

Ma chère Thérèse, comment votre père a-t-il pu découvrir?

(7)

T H É R È S E.

Par un grand malheur.

V I C T O R.

Un malheur !

D U O de M. Doche.

T H É R È S E.

Hier soir , au déclin du jour ,
Je lisais la lettre chérie ,
Qui m'apprend que toute la vie
Vous aurez pour moi de l'amour.

V I C T O R.

Oui , Thérèse , toute la vie
J'aurai pour vous le même amour.

T H É R È S E.

Mon père arrive à l'improviste ;
Il saisit la lettre... ! la lit...
« Eh ! quoi , la fille d'un artiste
» Recevoir un pareil écrit ?
» Un billet d'amour ! quelle audace !
» Fille indigne , retirez-vous. »
Quel est le sort qui nous menace ?
J'ai voulu lui parler de vous ,
J'ai vu redoubler son courroux.

V I C T O R.

Quoi ! mon nom l'a mis en courroux !

T H É R È S E.

Hélas ! quel parti va-t-il prendre ?

V I C T O R.

A quoi devons-nous nous attendre ?

T H É R È S E.

Mon père est bon , il cédera.
Mais le vôtre...

V I C T O R.

Il s'attendrira,

T H É R È S E.

Ah ! je crains bien...

V I C T O R.

Et moi , j'espère ,

Oui , quand il vous verra , ma chère ,
Tout en vous l'intéressera ;
Mais dùt la fortune ennemie
Nous être contraire en ce jour ,
Ma Thérèse , toute la vie ,
J'aurai pour vous le même amour ,

T H É R È S E.

Mon cher Victor , toute la vie ,
J'aurai pour vous le même amour.

E N S E M B L E.

Mon cher Victor , etc.
Ma Thérèse , etc.

(8)

LANTARA, dans la coulisse.

Hé, garçon! la maison.

THÉRÈSE.

Oh ciel! c'est la voix de mon père.

VICTOR.

M. Lantara! par quel hasard...

LANTARA, dans la coulisse.

Est-ce qu'il n'y a personne ici?

THÉRÈSE.

S'il me voit avec vous, je suis perdue; séparons-nous, je vais à mon ouvrage.

VICTOR.

Moi, au mien. Nous tâcherons de nous retrouver.

(Ils sortent chacun d'un côté.)

SCÈNE V.

LANTARA, FRIBOURG.

LANTARA, en entrant.

Garçon!

FRIBOURG.

Comment, monsieur, c'est vous qui faites toute ce bruit, toute ce tapage?

LANTARA.

La carte.

FRIBOURG.

Je croyais, en vérité, que c'était au moins trois ou quatre mousquetaires.

LANTARA.

La carte.

FRIBOURG.

La carte, la carte... il a bien une tournure à demander la carte, celui-là.. la carte il n'est pas fait, monsieur.

LANTARA.

Eh bien, qu'avez-vous à me donner à déjeuner?

FRIBOURG.

Tout ce qu'il vous plaira : un morceau de fromage, un petit cervelas, un charet de veau, vous n'avez rien qu'à dire.

LANTARA.

Un jaret de veau! si donc. Pigeons à la crapodine, co-telettes en papillotte, rognons au vin de Champagne, vin de Beaune pour l'ordinaire, et puis nous verrons.

(9)

FRIBOURG.

Ah, mon dieu ! ma femme.

LANTARA, *en s'asseyant.*

Malheureux Lantara ! quand je me souviens que je suis père... Du vin avant tout.

FRIBOURG.

Un moment , monsieur.

SCENE VI.

Les Mêmes, Mad. FRIBOURG.

Mad. FRIBOURG.

Qu'est-ce que c'est, mon ami ?

FRIBOURG.

Vois-tu cet homme ?

Mad. FRIBOURG.

Eh bien ?

FRIBOURG.

Il demande un grand déjeuner.

Mad. FRIBOURG.

Tant mieux.

FRIBOURG.

Je suis fort dans l'inquiétude.

Mad. FRIBOURG.

Pourquoi ?

FRIBOURG.

Regarde sa mine et comme il est vêtu.

Mad. FRIBOURG.

Air du vaud. des Amans sans amour.

Il n'a pas trop bonne figure ;

Ainsi que vous je l'ai jugé :

Et je conviens qu'en sa parure

Il est beaucoup bien négligé.

Mais voulez-vous que je vous dise ?

C'est tant mieux pour notre intérêt :

Ce qu'un buveur épargne sur sa mise,

Il le dépense au cabaret.

FRIBOURG.

C'est vrai ça. Ma femme, elle a de l'esprit comme un diable.

LANTARA.

Il viendra, et quoique marchand de tableaux, il sera sensible. . oui, il sera sensible à la tendresse de nos en-

fans ; mais s'il ne l'était pas... si son cœur endureci... D'un vin et deux couverts.

Mad. FRIBOURG.

Tu vois bien, ils seront deux.

FRIBOURG.

Ah! monsieur ne déjeûne pas seul ?

LANTARA.

Non, mes bons amis.... (*Les prenant chacun par une main.*)

Air : *Mon père était pot.*

Songez que celui que j'attends
Aime la bonne chère ;
C'est un de nos premiers gourmands ,
Essayez de lui plaire.
Pour qu'il soit content ,
Que votre talent
Aujourd'hui se signale
Servez-nous donc bien ,
Et n'épargnez rien ,
Car c'est moi qui régale.

FRIBOURG.

Ah, c'est monsieur qui payera la dépense! tiaple!

Mad. FRIBOURG.

Tais-toi donc, mon ami, il m'intéresse ce brave homme.
Dans l'instant, monsieur, vous allez être servi. (*Elle sort.*)

FRIBOURG.

Mad. Fribourg, elle ne se défera jamais du trop d'excès
de son bon cœur. Allons. (*Il va pour sortir.*)

LANTARA.

Voilà la personne que j'attends.

FRIBOURG.

Ah! à la bonne heure, ça fait un homme comme il faut.

SCENE VII.

JACOB, LANTARA.

JACOB.

Bon jour, mon cher Lantara.

FRIBOURG, *en s'en allant.*

Quel dommage que ce ne soit pas celui-là qui ait invité l'autre!

JACOB.

Vous voyez que je suis exact au rendez-vous.

LANTARA.

Je vous en remercie, M. Jacob.

J A C O B.

De quoi s'agit-il ? d'une nouvelle esquisse , d'un nouveau dessin ? Et votre grand tableau, quand le finirez-vous ? Vous savez comme je traite, comme je sais apprécier le talent, le vôtre surtout ; je suis le père des artistes.

L A N T A R A.

Père ! souvenez-vous de ce mot là.

J A C O B.

Vous dites donc ?

L A N T A R A.

Que d'abord nous allons déjeuner.

J A C O B.

Impossible, je suis venu pour parler d'affaires, comme vous me l'avez marqué, mais non pour déjeuner ; j'ai un rendez-vous ici près, sur le boulevard, à l'*Arc-en-Ciel*, avec trois de mes confrères. C'est le petit Ducroc qui nous paie une matelotte sur un marché que nous lui avons laissé.

L A N T A R A.

Voilà qui me contrarie beaucoup.

J A C O B.

Et moi aussi ; mais j'ai le tems de vous entendre : en quoi puis-je vous être utile ?

L A N T A R A.

M. Jacob ! mon ami....

J A C O B.

Ah ! sans doute, je suis votre ami, votre ami véritable ! Quel est le sujet du dessin que vous voulez me vendre ?

L A N T A R A.

Air de la romance de Podor.

Je viens pour donner, non pour vendre ;
Mais promettez-moi d'accepter.

J A C O B.

Ce qu'on daigne me présenter,
Je suis toujours prêt à le prendre.

L A N T A R A.

A monsieur votre fils je veux
Donner ma fille en mariage.

J A C O B.

Votre fille !

L A N T A R A.

Ce n'est pas mon dernier ouvrage,
Mais c'est ce que j'ai fait de mieux.

J A C O B.

Ah çà, vous plaisantez.

L A N T A R A.

Je parle très-sérieusement ; nos jeunes gens s'aiment.

J A C O B.

Qui vous la dit ?

L A N T A R A.

J'ai surpris dans les mains de ma fille, cette lettre de votre fils, qui ne me laisse aucun doute sur leurs sentimens réciproques. Ma fille m'est chère, j'estime votre fils, et je veux bien consentir à leur union.

J A C O B.

Mais moi, je n'y consens pas du tout.

L A N T A R A.

Vous m'étonnez, pourquoi ?

J A C O B.

Pourquoi ? ah ! M. Lantara.

L A N T A R A.

Quoi ?

J A C O B.

C'est qu'à parler franchement, la mésalliance serait un peu forte.

L A N T A R A.

Mésalliance ! monsieur le marchand.

J A C O B.

Ma foi, monsieur le peintre, le mot m'est échappé ; mais il est juste.

L A N T A R A.

Il vous sied bien, petit brocanteur.

J A C O B.

Ne nous fâchons pas, mon cher M. Lantara, je ne sais pas quelle dot vous comptez donner à votre fille ; mais entre-nous..

Air du vaud. de Florian.

Votre mise, du haut en bas,
N'est pas celle de l'opulence.

L A N T A R A.

J'en conviens ; mais n'en parlez pas.
Je vous la dois, mon indigence.
L'enfant des arts est généreux ;
Tous les jours le marchand le triche :
Et je serais un peu moins gueux,
Si vous étiez un peu moins riche.

J A C O B.

Mais je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre de moi, ni vous ni vos confrères, et je ne sais pas ce que vous voulez-dire.

L A N T A R A.

Cela s'entend de reste.

Air : Comment goûter quelques repos ?

Avec très-peu d'argent comptant ,
Vous nous achetez nos chef-d'œuvres ,
Que par vos adroites manœuvres ,
Vous vendez quatre fois autant.

J A C O B.

Monsieur, dans l'état que j'exerce
Il faut cela pour être au pair ;
Payer très-peu, vendre très-cher ,
C'est là tout l'esprit du commerce.

L A N T A R A.

Il ose en convenir !

J A C O B.

Vous dois-je quelque chose ?

L A N T A R A.

Oui, tu me dois.

Air : Voulant, par ses œuvres complètes. (Voltaire chez Ninon.)

Je le dis avec amertume ,
J'ai donné mes dessins pour rien ;
Tu me reproches mon costume ,
Moi, je te reproche le tien :
A ta fastueuse élégance ,
J'ai contribué comme un sot ;
Crois-moi, prends ma fille sans dot ,
Pour l'acquit de ta conscience.

J A C O B.

Monsieur, ma conscience ne m'a jamais rien reproché

L A N T A R A.

Ta conscience ne t'a jamais rien dit ?

J A C O B.

Non ; du moins je n'ai rien entendu.

L A N T A R A.

Ah ! tu fais la sourde oreille.

J A C O B.

Voulez-vous me faire l'honneur de venir à l'*Arc-en-ciel* ?

L A N T A R A.

Non.

J A C O B.

Nous sommes tous marchands de tableaux, vous serez bien reçu.

LANTARA.

Cruel Jacob ! ton fils.... ma fille.... l'amour paternel....

JACOB.

Encore !...

LANTARA.

Air : *Ah ! cessez, cessez, mon père.*

Quoi ! sur toi , père insensible ,
La nature est sans pouvoir ;
Ton ame reste inflexible :
L'argent seul peut t'émouvoir !

JACOB.

As-tu des dessins à vendre ?

LANTARA.

Esprit trop matériel ,
A mes vœux daigne te rendre.

JACOB.

Je me rends à l'*Arc-en-Ciel.*

LANTARA.

Ah ! j'étais bien fou de croire
Qu'il penserait comme moi ;
Va , tu n'es fait que pour boire
Avec des gens tels que toi.

JACOB.

Va , travaille pour la gloire ,
Et compte toujours sur moi :
Genre , paysage , histoire ;
J'achetterai tout de toi.

ENSEMBLE.

Va , tu n'es fait que pour boire , etc.
Genre , paysage , histoire , etc. (*il sort.*)

(*Pendant la scène , on a servi.*)

SCÈNE VII.

LANTARA, *seul.*

J'ai pourtant fait la fortune de cet homme là, et il refuse la main de son fils à ma fille ! et je travaillerais encore pour lui ! jamais ; pas la moindre gouache , pas le plus petit croquis : tu sentiras le tort que peut faire à un marchand la défection d'un artiste outragé.

SCÈNE IX.

LANTARA, FRIBOURG, Mad. FRIBOURG.

Mad. FRIBOURG.

Le déjeuner de ces messieurs est servi.

FRIBOURG.

Le monsieur comme il faut, il est parti.

LANTARA.

Oui.

FRIBOURG.

Ah, mon dieu, ma femme!

Mad. FRIBOURG.

Faut-il ôter un couvert?

LANTARA.

N'otez rien.

Mad. FRIBOURG.

Ah! c'est qu'il va revenir.

LANTARA.

Et me forcer à déjeuner seul.

Air nouveau, de M. Doche.

Ah! que de chagrins dans ma vie!

Combien de tribulations!

Dans mon art, en lutte à l'envie,

Trompé dans mes affections!

Viens m'arracher à la misantropie,

Jus précieux, baume divin!

Oui, c'est par toi, par toi seul que j'oublie

Les torts affreux du genre humain.

Sortons de cet état de douleur.

Même Air.

A jeûn, je suis trop philosophe,

Le monde me fait peine à voir;

Je ne rêve que catastrophe,

A mes yeux, tout se peint en noir.

Mais quand j'ai bu, tout change de figure.

La riante couleur du vin

Prête son charme à toute la nature,

Et j'aime tout le genre humain

Par exemple, je n'ai jamais d'appétit quand je suis seul ;
mais heureusement j'ai toujours soif.

SCÈNE X.

LANTARA, BELLETÈTE.

LANTARA.

Ah! c'est toi, mon cher Belletète, mon précieux modèle.

BELLETÈTE.

Oui, monsieur Lantara.

LANTARA.

Ah! mon ami, c'est le ciel qui t'envoie.

BELLETÈTE.

Eh! non, c'est la voisine qui m'a dit que vous étiez au

Jardin du Roi; j'allais chez vous, suivant vos ordres, poser pour la barbe de *Bélisaire*.

LANTARA.

Eh bien, mon ami, c'est ici que tu vas poser.

BELLE TÊTE.

Ici?

LANTARA.

Des événemens cruels, inattendus, désolans... Mets-toi là.

BELLE TÊTE.

Vous avez du chagrin?

LANTARA.

J'en ai beaucoup; mais ce n'est pas le moment d'y penser; quand nous aurons déjeûné.... mets-toi là.

BELLE TÊTE.

Comment, moi, monsieur?

LANTARA.

Est-ce que tu n'as pas d'appétit?

BELLE TÊTE.

Au contraire; mais le modèle avec son peintre!

LANTARA.

Pourquoi pas! je ne suis pas de ces gens qui parlent de mésalliance, moi.

BELLE TÊTE, s'asseyant et mangeant.

M'y voilà, M. Lantara.

LANTARA.

Tu es un honnête garçon, qui fais ton métier de modèle chez mes confrères et moi de la manière la plus distinguée; j'ai besoin de toi, tu as besoin de moi; nous sommes faits l'un pour l'autre.

BELLE TÊTE.

Air : *L'un est le fils du sentiment.*

Que ces artistes ont bon cœur!

LANTARA.

Comme sa tête se colore!

BELLE TÊTE.

Combien vous me faites d'honneur!

LANTARA.

Va, c'est moi-même que j'honore.

Je trouve *Bélisaire* en toi.

Pour le dessin que je veux faire :

Eh! bien, quand tu bois avec moi,

Je crois boire avec *Bélisaire*.

BELLE TÊTE.

Oui, mais *Bélisaire* étouffe.

LANTARA.

Buvons..... Ma fille! fille trop tendre! dangereux jeune homme! père barbare!....

BELLE TÊTE.

Comment, est-ce qu'il y a un père?

LANTARA.

Oui... non, ce n'est pas un père.... Buvons

Air : *Je suis heureux en tout, mademoiselle.*

Ah! qu'il fait bon sous cet ombrage aimable,

Fraicheur agréable,

Liqueur délectable,

Et point de souci;

Aucun chagrin n'y peut être durable,

Où l'envoie au diable

Quand on est à table

Avec un ami.

Tu te sens donc, le matin?..

BELLE TÊTE.

Faim

LANTARA.

Et tu trouves ces pigeons?

BELLE TÊTE.

Bons.

LANTARA.

Allons, un verre de vin.

BELLE TÊTE.

Plein.

LANTARA.

Chez ce traiteur on est bien.

BELLE TÊTE.

Bien.

LANTARA.

Et mais nous n'avons plus rien!

BELLE TÊTE.

Rien.

ENSEMBLE.

C'est vrai; nous n'avons plus rien.

Mais qu'il fait bon sous cet ombrage aimable,

Fraicheur agréable, etc.

BELLE TÊTE.

Demandons le dessert.

LANTARA.

Le dessert? mais ie n'ai pas déjeuné.

BELLE TÊTE.

Comment, est-ce que j'aurais tout mangé moi-même!

LANTARA.

C'est probable.

BELLE TÊTE.

Eh bien, mangeons autre chose.

LANTARA, *appelant.*

Garçon.

BELLE TÊTE.

Ne le dérangez pas ; je vais à la cuisine.

LANTARA.

Reste, et bois, ces gens-là sont faits pour nous servir, garçon.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, FRIBOURG, Mad. FRIBOURG.

FRIBOURG, *il aperçoit Belletête*

Ah ! bon, l'autre est revenu.. oh mon dieu, qu'elle tête !

LANTARA.

N'est-ce pas qu'elle est belle ?

Mad. FRIBOURG.

Cette belle tête là me fait peur.

LANTARA.

M. Fribourg, nous sommes enchantés, tout était excellent. (*à Belletête*) n'est-il pas vrai ?

BELLE TÊTE.

Excellent, voyez.

LANTARA.

À présent, chère hôtesse, auriez-vous une bonne poularde à nous donner ?

BELLE TÊTE.

Oui, une poularde.

Mad. FRIBOURG.

Justement, il y en a une à la broche.

FRIBOURG.

Taisez-vous, Mad. Fribourg, et laissez moi dire. Messieurs, vous ne savez pas une chose : c'est qu'il y a une petite usage dans ma maison.

LANTARA.

Eh bien ! voyons M. Fribourg.

FRIBOURG.

C'est qu'auparavant de faire une seconde écote, il faut payer la première.

LANTARA.

Comment ! payer avant de sortir ?

FRIBOURG.

Voilà la petite usage.

Mad. FRIBOURG , *à part.*

Je n'aurais pas dit moi-même , mais il a bien trouvé cela , mon mari.

LANTARA.

Eh bien , monsieur Fribourg..

FRIROURG.

Voilà la carte payante. (*Belletête prend la carte, Lantara la lui reprend.*)

LANTARA.

Laisse donc , cela ne te regarde pas.

BELLETÊTE.

C'est juste.

LANTARA.

Voyonsce que nous avons déjà dépensé , car il faut compter avec soi-même.

Mad. FRIBOURG.

Ah tu ! vois bien , il n'y a rien à craindre.

LANTARA.

Total, huit livres quinze sols, cinq sols au garçon, neuf francs.. ça n'est pas trop cher.

BELLETÊTE.

Non , cela n'est pas trop cher.

LANTARA , *fouillant dans sa poche.*

Ah ! ah ! c'est singulier.

BELLETÊTE.

Quoi donc ?

LANTARA.

Belletête?

BELLETÊTE.

Monsieur.

LANTARA.

As-tu de l'argent sur toi ?

BELLETÊTE.

Oui , monsieur, qu'est-ce qui vous manque ? J'ai le reste d'une pièce de vingt-quatre sols.

LANTARA.

Tu n'as que cela ? c'est que je suis sorti sans argent.

BELLETTÈTE.

Eh bien , monsieur , il n'y a pas loin d'ici chez vous.

LANTARA.

C'est que j'ai dans l'idée qu'il n'y en a pas chez moi.

Mad. FRIBOURG.

Ils se consultent.

FRIBOURG.

Mauvais signe.

BELLETTÈTE.

Comment allons-nous faire , monsieur ?

LANTARA.

Je vais arranger cela. M. Fribourg , vous m'avez parlé franchement , je vais faire de même : je vous avoue que ne comptant pas sur votre usage...

FRIBOURG.

Eh bien , monsieur ?

LANTARA.

Je me trouve n'avoir point d'argent.

FRIBOURG.

Pas d'argent !

LANTARA.

Mais nous sommes gens de revue.

FRIBOURG.

Air : Monsieur Beaussac est bien méchant.

Venir déjeuner sans argent !
C'est indiscret , c'est imprudent.

LANTARA et BELLETTÈTE.

Un honnête homme , bien souvent
Se trouve aujourd'hui sans argent.

FRIBOURG.

Encor' pousser l'effronterie
Jusqu'à choisir les morceaux fins ,
Les morceaux chers , les meilleurs vins.

LANTARA.

Oui j'en conviens , c'est une étouderie.

FRIBOURG.

Non pas , monsieur , c'est de l'effronterie.

LANTARA.

Entre nous deux
Nous n'avons rien ; c'est malheureux.

FRIBOURG.

C'est affreux.

LANTARA.

Malheureux.

FRIBOURG.

C'est affreux .

Venir déjeuner sans argent , etc.

LANTARA et BELLETÈTE.

Un honnête homme , bien souvent , etc.

FRIBOURG.

J'en'entends rien à toutes ces choses-là : me payez-vous ?

LANTARA.

Vous vous obstinez donc à être payé sur-le-champ ?

FRIBOURG.

Oui , monsieur , sur - le - champ , à présent , tout de suite.

LANTARA.

Eh bien , monsieur , vous allez avoir votre argent . . du papier.

FRIBOURG.

Comment , monsieur . . qu'est ce que c'est ?

LANTARA.

Du papier , vous dis-je.

Mad. FRIBOURG, *bas à son mari.*

Il va écrire à un de ses amis pour qu'il lui envoie de quoi payer.

FRIBOURG.

C'est possible , je vais chercher le papier , toi , ma femme ne les perds pas de vue.

SCENE XII.

Les Précédens hors FRIBOURG.

LANTARA.

Voilà un événement bien cruel.

BELLETÈTE.

Epouvantable , inquiétant pour des gens honnêtes . . et je suis presque désolé d'avoir accepté. (*Il boit.*)

Mad. FRIBOURG.

Je suis bien fâché de la circonstance , messieurs , mais dans notre état . . quand on ne connaît pas les personnes . . vous concevez . .

LANTARA.

Point d'excuse, madame. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive.

SCENE XIII.

Les Précédens FRIBOURG.

FRIBOURG. *posant sur la table.*

Du papier, de la plume et de l'encre.

LANTARA.

C'est bon, laissez-nous.

FRIBOURG.

Mais, monsieur.

LANTARA.

Laissez-nous.

BELLETETE.

Laissez-nous.

Mad. FRIBOURG.

Laissons-les.

FRIBOURG.

C'est égal, je ferai sentinelle par le fenêtre. (*Il sort avec sa femme.*)

SCENE XIV.

LANTARA, BELLETETE.

LANTARA.

Mon ami, nous sommes dans l'embaras, il faut en sortir.

BELLETETE, *allant vers la porte.*

Oui, monsieur, il faut en sortir.

LANTARA, *le retenant.*

Ah... ah... tu vas poser, je vais dessiner, et c'est monsieur Jacob qui paiera l'écot.

BELLETETE.

M. Jacob, ce fameux marchand de tableaux?

LANTARA.

Ce vil brocanteur, cet avide corsaire qui m'ouvre sa bourse par spéculation, et qui me dédaigne par avarice.

BELLETETE.

J'entends... Comment poserai-je?

LANTARA.

Le verre à la main.

BELLETETE.

J'aime cette pose-là. (*Il se place sur le tonneau, en attitude, et le verre en main.*) Suis-je bien ?

LANTARA.

A merveille.

BELLETETE.

Air de Marianne.

Combien ma barbe vénérable
Reproduit d'êtres différens !
Des monarques , des dieux ; le diable ;
Tous les états et tous les rangs.
Moyse , Aaron ,
Priam , Caron ,
Le vieux Nestor , le fameux Diogène ,
Le froid Caton ,
Titon , Pluton ;
Le grand Saint-Pierre et le docte Platon.
L'un des jours de l'autre semaine ,
J'ai représenté Jupiter ;
J'étais Agamemnon hier ,
Et me voilà Silène.

LANTARA.

Oui , vrai Silène.

BELLETETE.

Çà va-t-il ?

LANTARA.

Je me sens en verve.

BELLETETE, *venant regarder.*

Oh ! comme je serai bien ! c'est de l'argent comptant.

LANTARA.

Je l'espère.

Air : Un homme , pour faire un tableau.

Ces marchands si fiers de leur bien ,
Ces gros messieurs qui font la banque ;
Leur papier se réduit à rien
Sitôt que le crédit leur manque.
Le mien reste toujours entier ,
Quelque sottise que je fasse ;
Et je reponds que mon papier
Ne perdra jamais sur la place.

BELLETETE.

Oui , je reponds que son papier
Ne perdra jamais sur la place.

Ah ! M. Lantara , si vous vouliez être riche !

LANTARA.

C'est fait.

BELLETETE.

Votre fortune est faite ?

LANTARA.

Mon dessin est fini.

BELLETETE.

Voyons.

LANTARA, *appelant.*

Garçon.

BELLETETE.

Ma foi, nous avons joliment réussi.

S C E N E X V.

Les Précédens, FRIBOURG.

FRIBOURG.

Qu'est-ce que c'est ?

LANTARA.

Vous connaissez l'*Arc-en-ciel* ?

FRIBOURG.

Oui, c'est ici tout près, sur le boulevard.

LANTARA.

Au moment où je vous parle, il y a une société qui mange une matelotte.... Dans cette société, il y a un M. Jacob, remettez lui cela, et qu'il vous donne un louis.

FRIBOURG.

Un louis, cela ?

BELLETETE.

C'est pour rien.

LANTARA.

Pas un sol de moins.

FRIBOURG.

Ah ça, qu'est-ce que cela signifie ?

LANTARA.

Allez.

BELLETETE.

Allez...

FRIBOURG.

A la bonne heure, mais je vais toujours prendre une petite précaution. (*Il appelle.*) Ma femme.

S C E N E X V I.

Les Précédens, Mad. FRIBOURG.

Mad. FRIBOURG.

Me voilà, mon ami.

FRIBOURG.

Tiens, regarde donc, je vais chercher un louis avec ce barbouillage.

Mad. FRIBOURG.

Ah! c'est drôle.

FRIBOURG.

Oui, c'est une petite drolerie de ces messieurs; mais toujours, reste en faction à mon place. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

Les Précédens, excepté FRIBOURG.

Mad. FRIBOURG.

Mon mari, il a beau dire, cet homme-là, il a in bonne figure, et le petit dessin il est bien gentil.

LANTARA.

Eh bien, madamo, cette poularde ?

Mad. FRIBOURG.

Dans la minute, (*à part.*) je n'ose pourtant pas la servir avant que M. Fribourg il soit revenu.

LANTARA.

Eh bien, du vin en attendant.

(*Lantara et Belletête se remettent à table.*)

Mad. FRIBOURG.

Ah! du vin, à la bonne heure... François, du vin à ces messieurs.

BELLETETE.

Monsieur, monsieur, regardez donc ce jeune homme qui se promène dans cette allée, n'est-ce pas le fils de M. Jacob ?

LANTARA.

C'est lui-même.

BELLETETE.

Il nous observe.

LANTARA *se levant.*

Il faut que je lui parle, j'ai besoin de lui parler... Monsieur Victor, ne vous cachez pas, approchez.

S C E N E X V I I I .

Les Précédens , V I C T O R .

V I C T O R .

Ah ! c'est vous , M. Lantara.

Mad. F R I B O U R G *à part.*

Eh bien ! il connaît le jeune homme de la petite fille.

L A N T A R A .

Que faites-vous ici , monsieur ?

V I C T O R .

Vous savez que j'y viens étudier tous les matins...

L A N T A R A .

Je le sais , monsieur , mais je sais aussi vos coupables intentions.

B E L L E T E T E .

Comment ! il a des intentions.

Mad. F R I B O U R G .

Qu'est-ce que cela veut dire !..... Messieurs , voilà du vin et un verre.

B E L L E T E T E .

C'est bon , le vin arrange tout.

L A N T A R A .

Verse , Belletète.

V I C T O R .

Mais , monsieur , je ne sais pas...

L A N T A R A .

Buvez , monsieur , buvez.... À ta santé , mon ami.... connaissez-vous cette lettre ?

V I C T O R .

Oui , monsieur.

L A N T A R A .

À qui l'avez-vous adressée ?

V I C T O R .

Mais , monsieur...

L A N T A R A .

À qui l'avez-vous adressée ?

V I C T O R .

À mademoiselle votre fille.

Mad. F R I B O U R G *à part.*

Ah ! c'est le père de la petite.

LANTARA.

Tu rougis, tu détournes la vue, regarde-moi.

Air : *J' n'avions pas encor quatorze ans.*

Vois un artiste malheureux,
Que ta conduite désespère ;
Tu formas des complots affreux ;
Mais, non, ton cœur est généreux :
Va, je n'accuse que ton père.

Eloigne-toi. . .

Reviens à moi :

Que ta présence me console. . .
Hélas ! ton aspect me désole.
Que ton père garde son or,
Je garde ma fille chérie ;
Reste garçon toute ta vie,
Je t'aimais... je te hais; non, je t'aime encor.

BELLETETE.

Quelle sensibilité ! il est tout âme.

VICTOR.

Eh bien, monsieur, puisque vous m'aimez encore, daignez m'entendre : d'abord, vous devez bien penser que je n'ai jamais eu sur Mlle. Thérèse, que des vues légitimes.

Mad. FRIBOURG *à part.*

Je l'avais bien pensé tout de même.

LANTARA.

Honnête garçon !.. mais ton père... Allons, bois encore, touche-là, et que je ne te revoie jamais.

VICTOR.

Mais, M. Lantara..

LANTARA.

Sortez, monsieur.

Mad. FRIBOURG, *bas à Victor.*

Obéissez, mais revenez bien vite avec la petite.

VICTOR.

Vous avez raison. Adieu, M. Lantara.

LANTARA.

Adieu, mon cher ami. (*il l'embrasse et le renvoie.*)
Va-t-en.... Il me fend le cœur.

BELLETETE.

Et moi donc ! pauvre jeune homme ! on est quelquefois bien malheureux d'être le fils de son père.

SCENE XIX.

Les Précédens, FRIBOURG.

FRIBOURG.

M. Lantara, car je sais votre nom à présent, et que je sais aussi que vous êtes un homme avec des talents beaucoup. M. Jacob, il a reconnu tout de suite votre petit ouvrage; il en est bien content, et toute sa compagnie aussi.

Mad. FRIBOURG.

Tu vois donc bien que j'avais jugé comme il faut.

FRIBOURG.

Seulement, il n'en offre que douze francs, je n'ai pas voulu le laisser sans vous prévenir; mais je vais lui reporter, n'est-ce pas?

LANTARA.

Donnez.

FRIBOURG.

Ah! vous allez y faire quelques petits enjolivements pour douze francs de plus... Comment! vous déchirez... et payer le dépense...

LANTARA.

Est-ce que vous n'avez plus de papier?

Mad. FRIBOURG.

Pardonnez-moi, monsieur, il y en a encore.

FRIBOURG.

Eh vite, ma femme, une main de papier à monsieur.

(Elle sort.)

BELLE TÊTE.

C'est bien, M. Lantara, c'est digne de vous.

FRIBOURG.

Eh quoi, monsieur! vous jetez comme cela douze francs à vos pieds!

LANTARA.

Cela vous étonne?

FRIBOURG.

Air : *Si Dorilas.*

Quoi! douze francs; c'est une extravagance.

LANTARA.

Et que m'importe un vil métal!

FRIBOURG.

Ce vil métal out payé le dépense ;
Ce que vous faites est fort mal.

BELLE TÊTE.

Il est toujours original.

LANTARA.

Des connaisseurs je cherche les suffrages ;
Pour eux seuls je veux réussir.
Plutôt cent fois détruire mes ouvrages
Qu'un instant les voir avilir.

SCÈNE XX.

Les Précédens , Mad. **FRIBOURG**, **VICTOR**, et
THERÈSE.

Mad. FRIBOURG.

Voilà la main de papier.

BELLE TÊTE.

Qu'est-ce que vous allez dessiner à présent ?

LANTARA.

Je n'en sais rien , ce qui me passera par la tête.

Mad. FRIBOURG.

Bon , voici déjà les jeunes gens revenus.

(*Les jeunes gens paraissent au fond du théâtre, et Mad. Fribourg va au devant d'eux.*)

Mad. FRIBOURG.

Air : Porte à la pauvre mère.

Venez , point de contrainte ,
Aimables jeunes gens ;
Faites parler sans crainte
Vos cœurs intéressans ;

THERÈSE.

Mon père est en courroux.

Mad. FRIBOURG.

Eh ! non , rassurez-vous.

LANTARA , *se parlant à lui-même.*

Ce corsaire en peinture
Méconnaît la nature !

VICTOR et THERÈSE.

Tombons à ses genoux.

LANTARA.

Laissez-moi... lèvez-vous.

ENSEMBLE.

LANTARA , à part.
O ciel ! quelle contrainte !...
Qu'ils sont intéressans !
De leur touchante plainte
Redoutons les accens.

FRIB. , Mad. FRIB. , B. TÊTE.
Allons , point de contrainte ,
Aimables jeunes gens ;
Faites parler sans crainte
Vos cœurs intéressans.

VICTOR et THÉRÈSE.

Sensible à notre plainte ,
Vous jugez nos tourmens ;
Montrez-nous sans contrainte
De plus doux sentimens.

VICTOR , à Lantara.

M. Lantara , j'ai lu dans votre cœur , il est bon , vous ne
serez pas inexorable.

THÉRÈSE.

Victor ne vous demande que le tems de fléchir son père.

LANTARA.

Ne cherchez pas à m'attendrir , je suis occupé... Ma fille,
faites vos adieux à ce jeune homme , je vous défends de le
revoir.

VICTOR.

Quoi ! M. Lantara.

LANTARA.

Taisez-vous ; éloignez-vous , monsieur... demeurez ,
mademoiselle.

THÉRÈSE.

Mais , enfin....

LANTARA.

J'ai tout dit.

THÉRÈSE.

Adieu , Victor.

VICTOR.

Adieu , ma chère Thérèse.

LANTARA , jetant ses yeux sur eux.

Un moment , mes enfans.

THÉRÈSE.

Vous vous attendrissez !

LANTARA.

Non ; mais restez comme vous êtes... ton porte-feuille ,
ma fille... prolongez vos adieux.

Mad. FRIBOURG donnant le porte-feuille à Lantara.
Voilà le porte-feuille.

BELLE TÊTE.

Comment faut-il poser ?

LANTARA.

A genoux.

BELLE TÊTE.

Me voilà pupitre.

FRIBOURG.

Ah ! quel drôle de loustic !

Mad. FRIBOURG.

Oh ! le joli dessin que cela va faire.

LANTARA *dessinant.*

C'est bien , ne quitte pas sa main , le regard bien tendre ,
ma fille.

TRIO de ma douceur insigne.

VICTOR.

Écoutons votre père ;
Suivons bien ses leçons.

THERÈSE,

Mais que veut-il donc faire ?

VICTOR.

N'importe, obéissons.

Mad. FRIBOURG :

Ah ! quels touchans adieux !

LANTARA.

Que d'amour dans leurs yeux !

THERÈSE et VICTOR.

Faut-il qu'on nous sépare ?

LANTARA.

Père injuste et barbare !

FRIBOURG.

Comme il a du talent !

Mad. FRIBOURG.

C'est déjà ressemblant.

FRIBOURG , Mad. FRIBOURG , BELLETETE.

Ce tableau m'intéresse
Ah ! ces pauvres enfans !
J'éprouve leur tristesse ,
Je ressens leurs tourmens.

THERÈSE, VICTOR.

Je t'aimerai sans cesse ;
Peut-être avec le tems ,
Notre vive tendresse
Fléchira nos parens.

LANTARA.

Ma fille m'intéresse ;
Mais malgré ses tourmens ,
Il faut que l'amour cesse
A la voix des parens.

Ensemble.

LANTARA.

Ne vous impatientez pas, mes amis, c'est bien avancé.

VICTOR.

Oh! ne vous pressez pas, M. Lantara.

BELLE-ÉTÉ.

Il n'est pas pressé le jeune homme, je le crois; il ne me ressemble guère... moi qui pose tous les jours.

Air : avec vous sous le même toit.

J'ai tous les jours nouveaux ennuis,
Et je fais un métier fort triste,
Pourquoi cela ? c'est que je suis
Seul en face de mon artiste...
Les yeux fixés sur tant d'attraits,
Combien j'aurais de patience ;
Ah ! jamais je ne me plaindrais
De la longueur de la séance.

LANTARA.

Lantara fecit; ajoutons un titre : séparation, regrets, désespoir de deux amans aussi intéressans qu'infortunés.

FRIBOURG.

Qu'est-ce qu'il a donc dans la tête, celui-là?

LANTARA.

Retournez à *l'Arc-en-ciel*, remettez ce dessin à M. Jacob.

VICTOR.

Eh quoi! mon père....

Mad. FRIBOURG *à part.*

La marchand de tableaux! il est son père.

LANTARA.

Qu'il vous en donne deux louis, et n'oubliez pas de lui dire ce que j'ai fait du premier.

FRIBOURG.

Comment! deux louis? c'est juste. Dans l'autre, il n'y avait qu'un vieux visage, ici, il y a deux jolies figures.

Mad. FRIBOURG.

C'est moi qui me charge de porter le dessin.

FRIBOURG.

Mais, ma femme...

Mad. FRIBOURG.

Je veux être utile à cette jeunesse, reste, à ton tour, la sentinelle.

SCÈNE XXI.

Les Précédens , excepté Mad. FRIBOURG.

FRIBOURG.

Va tranquille, ma femme, la sentinelle à présent il n'est plus nécessaire. Brave homme... M. Lantara, la poularde quand il vous plaira.

LANTARA.

Ah! mon ami, je n'ai plus faim.

BELLE TÊTE.

Oh! non; la sensibilité...

LANTARA.

La tendresse paternelle.

FRIBOURG *appelant.*

François, François. (*a Lantara.*) Vous entendez que je ne suis plus inquiet pour le dépense à présent. (*L'rançois vient.*) Ah! te voilà, écoute. (*Il lui parle bas, L'rançois sort.*)

VICTOR.

Mon père à l'*Arc-en-ciel*, un dessin que M. Lantara lui envoie! qu'est-ce que cela veut dire?

THERÈSE.

Je ne le sais pas plus que vous, mais j'ai bonne espérance.

VICTOR.

Moi, j'ai bien peur.

FRANÇOIS, *apportant une bouteille.*

Monsieur.

FRIBOURG.

C'est bon..... Monsieur le peintre, j'espère au moins que vous ne me ferez pas la disgrâce pour pas accepter un verre de bon vin vieux de Volney; celui là, il sera pas sur la carte.

LANTARA.

Vous m'avez bien jugé, j'accepte.

BELLE TÊTE.

Nous acceptons.

FRIBOURG.

Buvez-moi cela en connaisseurs.

LANTARA.

Oh! oh!

Air : De tous les diners le meilleur.

C'est du Volney le plus exquis.

F R I B O U R G.
Je n'en vends à personne :
Je le bois avec mes amis.

B E L L E T T E.
Et monsieur nous en donne.

F R I B O U R G.
Sans le vin point de vrai bonheur !

Il inspire
Un joyeux délire !
Sans le vin point de vrai bonheur !
C'est la devise d'un bon cœur.

F R I B O U R G , B E L L E T E T E et L A N T A R A
Sans le vin , etc.

F R I B O U R G.
Che suis aujourd'hui d'une gaité...

Et vous , aimables tourtereaux ,
Que l'amour il rassemble ;
En buvant oubliez vos maux ,
Et chantons tous ensemble.

F R I B O U R G , B E L L E T E T E et L A N T A R A.
Sans le vin , etc.

T H E R E S E et V I C T O R.
Sans l'amour , point de vrai bonheur !
Il inspire
Un tendre délire !
Sans l'amour point de vrai bonheur !
Ces mots sont écrits dans mon cœur.

L A N T A R A , embrassant Fribourg.

Mon cher M. Fribourg, vous êtes bien le meilleur homme de Suisse, que j'ai jamais connu. L'excellente bouteille de vin que vous venez de me verser, est là. (*Mettant la main sur son cœur.*)

B E L L E T E T E.

Oui , là.

F R I B O U R G , d part.

C'est pourtant un brave homme que cet original-là. (*Haut.*) Mais comment se fait-il que vous n'avez pas une petite fortune honnête, avec le facilité d'avoir de l'argent tout de suite, sans en prendre aux autres?

L A N T A R A.

Oh ! l'argent, qu'est-ce que l'argent ? mes crayons, ma palette, mon modèle...

B E L L E T Ê T E.

Votre ami, M. Lantara.

L A N T A R A.

La considération d'un homme tel que vous...

FRIBOURG.

Mais votre enfant , cette jolie petite fille , il faut l'établir.

LANTARA.

Ah ! mon ami ! quel mot avez-vous prononcé ! je suis forcé d'en convenir , j'ai des reproches à me faire , oui , jusqu'ici..

Air : Ah ! rendez grâce à la nature.

Peu soigneux de mes intérêts ;
Content de chanter et de boire ;
Sur le profit je m'endormais :
Je n'envisageais que la gloire,
Vous venez de me réveiller ;
En moi la voix du sang murmure.
Désormais je vais travailler
Pour la gloire et pour la nature.

FRIBOURG.

Eh bien , voilà ce qui s'appelle penser en homme , et je vois qu'à présent vous allez avoir de la raison comme un Suisse.

BELLETETE.

Achevons la bouteille.

SCENE XXII.

Les Précédens , Mad. FRIBOURG , JACOB , Chœur de Brocanteurs.

Mad. FRIBOURG , à M. Jacob.

Venez , monsieur , vous allez voir comme tous ces gens-là ils sont dans le chagrin.

LANTARA , BELLETETE , FRIBOURG , LES DEUX ENFANS.

ENSEMBLE.

Refrain de l'air à boire.

Sans le vin , point de vrai bonheur , etc.
Sans l'amour , point de vrai bonheur , etc.

JACOB.

Vous appelez cela du chagrin.

VICTOR.

Mon père!....

THERESE.

Je tremble.

VICTOR.

Voilà le moment difficile.

Mad. F R I B O U R G.

M. Lantara, voilà M. Jacob qui a voulu venir lui-même, et messieurs ses confrères qui le suivent. (*Bas aux jeunes gens.*) J'ai déjà touché un petit mot en faveur pour vous.

J A C O B.

Comment! M. Lantara, vous avez déchiré votre premier dessin ?

L A N T A R A.

Oui, monsieur, et si l'on ose marchander celui-ci..

J A C O B.

Oh ! je le tiens.

L E S M A R C H A N D S.

Chœur des Petits Savoyards.

Ah ! quelle touche, ah ! quel talent !
Et certes, je dois m'y connaître ;
Les dessins d'un tel maître,
C'est la fortune d'un marchand.

J A C O B.

Doucement, messieurs, ce dessin est à moi : (*à Lantara*) vous êtes cher aujourd'hui, mais c'est égal, voilà deux louis que j'apporte bien vite, pour empêcher un second malheur.

L E P R E M I E R M A R C H A N D.

Un moment, M. Jacob, j'en donne trois.

L E S E C O N D M A R C H A N D.

J'en donne quatre.

L E T R O I S I E M E M A R C H A N D.

Cinq.

L E P R E M I E R M A R C H A N D.

Cinquante écus.

Mad. F R I B O U R G.

Ah ! voilà le dessin à l'enchère.

F R I B O U R G.

Cinquante écus la feuille de papier !

J A C O B.

Mais, c'est affreux : messieurs, mes chers confrères, m'avez-vous jamais vu aller sur vos marchés ?

L A N T A R A.

Messieurs, vous connaissez bien peu Lantara, ma parole

est sacrée ; j'ai mis moi-même le prix à mon dessin, vous ne l'auriez pas pour cent écus, M. Jacob l'aura pour deux louis. (*A Fribourg.*) Tenez, payez-vous, je reviendrai pour le reste.

BELLE TÊTE.

Oui, nous reviendrons.

FRIBOURG.

Ah ! pour le coup, c'est un brave homme.

LE PREMIER MARCHAND.

S'il voulait travailler pour moi !

LE SECOND MARCHAND.

Si je pouvais l'acaparer !

BELLE TÊTE.

Quelle grandeur d'âme !

JACOB.

Un marchand n'aurait pas fait cela.

LE PREMIER MARCHAND.

M. Lantara, il faut absolument que vous fassiez affaire avec moi.

LE SECOND MARCHAND.

Avec moi.

LE TROISIÈME MARCHAND.

Avec moi.

CHOEUR.

BELLE TÊTE ET LES TROIS MARCHANDS.

Air : *Quand Duguesclin.*

Quand aux beaux arts on veut être utile ,
Il ne faut pas lésiner sur l'argent ;
Pour s'attacher un artiste habile
On ne saurait trop payer son talent.

LE PREMIER MARCHAND.

Je vous ferai les plus grands avantages.

LE SECOND MARCHAND.

La préférence, et vous serez content.

LE TROISIÈME MARCHAND.

Au poids de l'or, je pairai vos ouvrages.

LE PREMIER MARCHAND.

Point de crédit, toujours argent comptant.

T O U S.

Quand aux beaux arts , etc.

LE PREMIER MARCHAND.

Venez chez moi ; bon git et bonne chère.

L A N T A R A.

Mes chers messieurs, que vous m'embarrassez !

LE SECOND MARCHAND.

J'ai du bon vin que je n'épargne guère.

L A N T A R A.

Ah ! mon ami , que vous m'attendrissez !

T O U S.

Quand aux beaux arts , etc.

J A C O B.

Messieurs, je lui propose plus que vous ne pourriez lui donner tous ensemble ; qu'il s'engage à ne travailler que pour moi , et je lui donne mon fils pour sa fille.

Mad. F R I B O U R G.

M. Lantara, vous devez la préférence à M. Jacob.

L A N T A R A.

Cruel homme ! tu as trouvé le chemin de mon cœur ; je suis tout à vous.

V I C T O R.

Ah ! mon père.

T H E R E S E.

Quel bonheur !

LE PREMIER MARCHAND.

Nous n'avons plus rien à faire ici.

L A N T A R A.

Allez, messieurs, vous serez de la noce. (à Jacob.) Vous voyez ce que peut l'amour paternel.

J A C O B.

J'entends bien.

Air : *Un matin que Gros-René.*

Je veux croire qu'en effet

Vous êtes bon père ;

Mais comme il faut parler net

Pour finir l'affaire :

Que donnez-vous à nos enfans ?

L A N T A R A.

Je leur donne vingt mille francs ,
En tableaux à faire.

J A C O B.

Mais vous les ferez.

L A N T A R A.

J'en donne ma parole.

MAD. F R I B O U R G.

Il vient de prouver , je crois , qu'elle était bonne.

J A C O B.

Embrassez-moi , ma fille.

L A N T A R A.

Embrasse-moi , mon garçon. Mad. Fribourg nous ferons la noce chez vous.

MAD. F R I B O U R G.

Ah! voilà le joli petit mariage qu'il est décidé... M. Lantara, a cause de l'événement, vous ferez le portrait de mon mari, n'est-ce pas?

F R I B O U R G.

Non, mon femme, M. Lantara il nous fera un jolie enseigne.

MAD. F R I B O U R G.

Eh bien, mon ami, ce sera ton bonne figure, et nous écrirons, au bon Suisse.

V A U D E V I L L E.

Air nouveau de M. D O C H E.

L A N T A R A.

Comme au cabaret qu'on fronde ,
Mes enfans , songez-y bien ,
Dans le commerce du monde ,
Chacun doit mettre du sien.
D'argent , d'esprit ou d'adresse
Sachons donc nous faire un lot ;
Car il faut avoir sans cesse
De quoi payer son écot.

B E L L E T E T E.

Du talent , sur la finance ,
L'avantage est éminent :
Tous ces riches d'importance
Ne peuvent rien sans argent.
Dans l'embaras qu'il éprouve ,
Plus d'un eut été bien sot...
Lui , dans son crayon il trouve
De quoi payer son écot.

VICTOR.

Agès est jeune et gentille ;
 Elle épouse un vieux Crésus
 Qui pour séduire la fille
 A fait sonner ses écus.
 Chez Plutus on le renomme,
 Et bien ample est son magot,
 Mais aura-t-il, le cher homme,
 De quoi payer son écot ?

JACOB.

Malgré les fréquens reproches
 Des mamans et des maris,
 Nos élégantes, sans poches,
 S'en vont partout dans Paris.
 Cette mode, chez les femmes,
 Contre nous est un complot ;
 Car partout, avec ces dames,
 Il faut payer leur écot.

Mad. FRIBOURG.

Le voisin et la voisine,
 Avec leur petit cousin.
 Bien souvent, à la sourdine,
 Chez nous font un goûter fin...
 Le mari, d'humeur joviale,
 Chante et rit comme un nigaud ;
 Quand il croit qu'on le régale.
 On lui fait payer l'écot.

FRIBOURG.

Vous voyez près d'un grisette
 Ce Gascon grand babillard ;
 Pour régaler la fillette,
 L'i être toujours en retard...
 Bien loin d'agir de la sorte,
 Et presque sans dire un mot,
 Bon Suisse toujours il poite
 De quoi payer son écot.

THERÈSE, *au Public.*

De cette pièce nouvelle
 Les auteurs ont fait les frais ;
 Les acteurs ont mis du zèle
 Pour obtenir un succès.
 Tous ils ont voulu vous plaire ;
 Applaudissez un peu haut
 Et chacun dans cette affaire,
 Aura payé son écot.

FIN,

